

**Djamel MATI**

# LES YEUX DE YONG



**Les gens du Barzakh**

Lorsque nous subissons un grand malheur et que nous ne pouvons le surmonter, souvent, nous culpabilisons et nous nous enfermons dans une sorte de solitude absolue avec le refus d'exister, si ce n'est avec nos remords. Nous sommes alors dans un monde d'épreuves où le temps s'écoule différemment. Un entre-deux-mondes qui se trouve à la frontière de notre passé et de l'incertitude qui nous attend. Un isthme dans lequel nous n'avons aucune emprise, uniquement l'attente de quelque chose que nous ne connaissons pas.

Un endroit où nos actes nous jugent. Nous nous trouvons dans une sorte de Barzakh<sup>1</sup> étrange.

---

<sup>1</sup> Note de l'auteur : Sous un rapport linguistique, le Barzakh signifie barrière, isthme, limite, séparant deux objets ou *entités*. Sur le plan religieux, il implique le monde intermédiaire entre la mort et la résurrection (Passage du défunt du monde des mortels à l'au-delà.) Dans le Barzakh, il existe plusieurs étapes qui permettent à l'âme d'évoluer. Dans ce roman, l'auteur le suppose comme étant un des états psychologiques qui devance l'ultime étape avant un accomplissement.

**Alger, mercredi 1<sup>er</sup> octobre 1980**

– Désolé.

Fatouma se trouva soudain seule dans le domaine de l'insoutenable vérité, et elle fut presque étonnée de voir que la supercherie d'un espoir impossible ne fût découverte qu'à cet instant.

Elle écouta, avec un saisissement au cœur auquel elle ne pouvait opposer aucune résistance. En se raidissant, elle regarda autour d'elle comme si elle eût à débusquer le retour d'un ennemi féroce qui patienterait son heure, tapi dans l'ombre de sa vie, pour attaquer. Ses yeux étaient à demi mouillés par le peu de larmes aux reflets verts que pouvait répandre une nouvelle attendue, ressassée et inéluctable. En son for intérieur, elle présentait ce fatidique diagnostic. Pourtant, elle avait appelé de tous ses vœux un improbable miracle. La femme fixa le vide et tout se vida autour d'elle et au plus profond d'elle, en cet après-midi d'automne. Disparu, le divan entièrement recouvert de cuir crème sur lequel ils étaient assis. Disparu, le grand bureau lourd et dur, de couleur sombre, aux rutilances violacées. La bibliothèque du même bois de palissandre remplie de livres et le fauteuil capitonné de cuir rouge, disparus. Disparues, les armoires aux portes vitrées, les toiles accrochées sur les cloisons blanches. Disparus, les murs, le plafond et le sol. Fatouma était maintenant suspendue dans l'inexistence de ce qu'était le cabinet du praticien au deuxième étage d'un immeuble cossu, assise au bord d'un gouffre écumant le néant. Le dehors n'existait plus. Les maisons d'en face manquaient au décor. Les bruits évaporés. Les gens aussi. Tout à coup, elle se sentit avalée brutalement par un insensible vortex autiste qui l'entraîna vers un désert inhabité, stérile, pour l'abandonner à jamais. Seules les lèvres charnues sans le reste du corps du médecin se détachaient de l'espace inoccupé et continuaient à remuer goulûment dans des distorsions lamentablement grotesques. Le visage livide, la jeune femme demeurait sans voix. Tout ce qu'elle avait retenu de la fragmentation de son esprit se résumait à un simple adjectif, trois syllabes aux consonances presque musicales : désolé.

Sa vie défila en instantané, et en dents de scie, passant brutalement chaque fois du bonheur insouciant à une dure réalité. Des images et des émotions qu'elle déroula rapidement dans sa tête dans l'indifférence d'un recueillement inefficace. Éloignées, comme si elles ne lui appartenaient plus, Fatouma les passa toutes en revue : *La petite salle de classe de son école où elle rencontra celui qui devait être son seul et unique amour, Kamel, jusqu'aux souvenirs cruels des deuils répétés ; son mariage avec l'homme de sa vie qui l'avait aidée, dans le passé, à surmonter toutes les épreuves douloureuses jusqu'à ce jour. Il était encore là, aujourd'hui, à ces côtés, pour l'aider à se battre contre cette infortune imméritée.* Tout cela fut comprimé dans une petite poignée de secondes silencieuses, traumatisantes, puis elle entendit le gynécologue, bien que navré, lui dire sur un ton tout à fait naturel et très impersonnel.

– Je suis désolé, Madame Fatouma, vous ne pouvez pas avoir d'enfant, les derniers résultats ne font que confirmer les premiers. Il n'en demeure pas moins que la vie est pleine de surprises. Votre mari et vous êtes encore jeunes, pleins de ressources et d'intelligence.

Une main compatissante se posa sur la sienne. La femme la retint du pouce et tout reprit sa place. La cruelle réalité s'installa confortablement dans son existence. « Comment allons-nous faire face à ce terrible coup du sort ? » se demanda-t-elle.

Fatouma et Kamel sortirent dans la rue. Ils laissèrent derrière eux agrippé à la colline rocheuse, le vieux quartier de leur enfance. Les maisons maures aux arabesques cariées par l'histoire se déversaient en une cascade d'escaliers crayeux mal taillés qui étalaient leurs pieds jusqu'à la mer. La vieille casbah regardait à présent, quelque peu désappointée, l'onde amère qui réfléchissait l'ennui. Accoudées les unes aux autres, les habitations s'imbriquaient et s'incrustaient sur les marches irrégulières pour éviter de s'effondrer, tout comme la femme et son époux. A la seule différence, ils ne savaient pas encore lequel des deux allait s'accoter sur l'autre pour empêcher l'effondrement. Fatouma eut une courte pensée pour l'enchevêtrement des étroites ruelles ombragées qui avaient tissé les premières trames des circonstances heureuses ou désolées de sa vie. Ses narines se souvinrent des odeurs fortes qui montaient des cafés maures. Ses yeux revirent les terrasses qui dominaient d'autres terrasses pour mieux voir la mer. Aujourd'hui, pour la femme, la vieille Citadelle s'endeuillait tout doucement en s'habillant de gris, le noir

restait à venir. Pour Fatouma aussi, l'avenir s'annonçait opaque. Dès lors que son avenir, tel qu'il se présentait, allait opprimer les quelques souvenirs joyeux d'antan et sans doute ceux qui viendraient par la suite. Elle comprit qu'il lui serait difficile de jeter aux oubliettes de sa mémoire le quartier de sa prime jeunesse ainsi que la décennie idyllique partagée avec son époux. Ce bonheur ancien devenait incompatible avec la réalité actuelle, dès cet instant, car le souvenir du premier rendait impossible l'oubli de la seconde.

Ils traversèrent le centre-ville et n'éprouvèrent pas la même sensation plaisante qu'ils ressentaient chaque fois devant le grand édifice. La Grande Poste dressait fièrement sa façade néo-mauresque au-dessus du parvis en marbre où se pressaient les badauds. Le temps était au bleu. Un automne qui ne laissait rien paraître de l'arrière-saison, mais prolongeait indéfiniment le velouté chaud des derniers jours de l'été. Les gens semblaient heureux de vivre. Les enfants riaient et couraient dans tous les sens. Une profusion de bonheur, de laquelle le couple était désormais exclu, retentissait de partout. Le monde, ce monde ne leur appartenait plus. Il s'installa une distance grandissante entre la femme, l'homme et tout ce qui faisait cercle autour d'eux. Une étendue qui dressera chaque jour à venir des portes fermées à la face des exubérances joyeuses des autres. Après une bataille vieille de dix années, tout ce qui pouvait donner envie de vivre mourait en eux. Fatouma venait de perdre la dernière, probablement. Pour elle, qui venait de fêter ses trente-huit ans, le ciel s'effondrait sur sa tête. Elle imagina le reste de son existence à travers les larmes tout d'un coup abondantes qui inondèrent ses joues, grise et triste.

Kamel la consola comme il put.

...

...

## **Bamako, mercredi 7 octobre 1987**

Peu de jours après l'hivernage, l'herbe était toujours verte. Le ciel aux couleurs parme, peuplé de flamants roses, hérons et une foule d'autres oiseaux migrateurs, étalait son immensité. Par-delà la frontière sud, jouxtant le désert hanté par les acacias poussiéreux, les vieux baobabs bedonnants, les quelques lauriers roses et les cram-crams qui s'accrochaient aux vêtements des rares voyageurs, une vie résonnante se réveillait. Le petit village de pêcheurs semblait coincé entre le paysage sahélien de brousse clairsemée et le fleuve Niger. Au milieu des eaux calmes flottaient des pirogues et nageaient tranquillement des poissons Capitaines, quelques hippopotames y somnolaient. Les habitants de la bourgade vivaient dans d'étranges paillotes, vraisemblablement construites par des lilliputiens. Sur leur passage, Makioussa et Ibrahima passèrent tout près de nombreuses reprises de minuscules barrages qui permettaient la retenue des eaux, au-dessus flottaient des nénuphars à fleurs blanches servant de postes d'observation aux grenouilles. Le couple traversa, d'un pas pressé, le marché qui commençait à s'animer aux aurores. A cette heure de la journée, le bazar se peuplait de personnages mosaïqués. Bambaras, Bobos, Peuls, Touaregs s'affairaient en un véritable ballet de tréteaux, bancs, planches, branches, cordes, bâches noires et jaunes en plastique et de petites charrettes. Toutefois, ni les flamboyants pagnes et boubous des femmes ni les chapeaux de cuir noir des bergers peuls qui se dégageaient de la foule ni l'odeur écœurante des poissons séchés, pas même la petite mosquée qui avait l'air de surgir de terre, cernée peu à peu par la foule, ne paraissaient intéresser ou gêner la femme et l'homme. Ils étaient irrémédiablement attirés par la dune qui se trouvait à la sortie du village où paissaient de maigres moutons crasseux, des chèvres frémissantes et quelques bœufs rachitiques. Sept dromadaires silencieux, mâchant l'air chaud et poussiéreux, baraquaient à la lisière du désert en les regardant passer. En aval de la colline de sable, à quelques centaines d'enjambées, une hutte aux murs et au toit de palmes oscillait dans la réverbération du soleil levant. De loin la mesure paraissait petite, à mesure qu'ils s'en approchaient, elle devenait plus importante. Une légère brise souleva le rideau élimé qui recouvrait l'entrée en réveillant

une forte odeur de thé et d'épices. Malgré la clarté du jour, l'intérieur de l'habitation demeurait sombre. Il leur fallut du temps pour habituer leurs yeux à la pénombre emboucanée et découvrir une large pièce dénudée. Une table basse trônait au milieu, à côté d'un petit feu de bois sur lequel reposait une immense théière fumante. Quelques peaux de bouc cousues servant de réserve d'eau étaient accrochées aux bâtons fourchus qui faisaient aussi fonction de charpente. Un grand tapis usé jusqu'à la corde couvrait le sol. La femme et son amant s'arrêtèrent devant l'entrée. Tapie dans l'ombre, une forme bougea sous une robe trop ample, trop vieille. De l'intérieur, une voix rauque vibra.

– À yé don. Aw ni sogoma<sup>1</sup>.

Ibrahima demanda.

– I bè nansara kan mè wa<sup>2</sup> ?

– Oui, je parle français. Je suis Balkissa. Entrez mes enfants. Soyez les bienvenus. Je devine pourquoi vous êtes venus de si loin, et félicitations pour celle qui sera de ce monde dans trente jours.

Makiousa se retourna tout étonnée vers son compagnon.

– Comment peut-elle savoir avec tant d'exactitude ? chuchota-t-elle.

L'homme sourit sans dire un mot.

Le regard perçant de la Bambara se posa sur la femme.

– Le vert de vos yeux est trouble comme l'eau d'une mare dans laquelle on vient de jeter une tonne de tourbe noire. Même la pureté de vos pupilles ne peut le cacher. Vous vous nourrissez du bonheur que vous vivez et aussi du qu'en-dira-t-on, mais c'est de votre propre eau qu'il s'agit, buvez-la, aimez-la, car elle est pure. Ne faites pas cas des tourbes sales. Ce n'est pas vous qui les avez jetées, mais le regard des autres.

Le couple avait compris qu'il devait faire fi de ce que pouvaient croire ou penser les autres sur leur liaison. La discussion traînait sous les conseils de la voyante. Le rituel du thé adoucissait l'inquiétude de l'homme et de la femme.

Le moment de partir arriva, Ibrahima remercia leur hôtesse de ses précieux conseils et de son hospitalité. Le visage ridé de la vieille s'épanouit d'un aimable sourire lorsqu'elle leur proposa :

– Choisissez quelque chose d'ici, cela vous portera chance. C'est une coutume chez moi.

---

<sup>1</sup> Bonjour. Entrez (*Bambara*)

<sup>2</sup> Parlez-vous Français ?

Le boubou se redressa en premier et le robuste corps le suivit. Il était immense. Balkissa avança en claudiquant agilement vers le fond de l'unique pièce. La Bambara s'arrêta brutalement et tira le *bogolan*<sup>1</sup> qui pendait du plafond. Derrière, il y avait une caisse de bois pleine de colliers de perles multicolores et de bracelets en fer, deux fausses statuettes dogons, un masque d'ébène, quelques étoffes tissées à la main et une vieille kora à 28 cordes.

– Choisissez, réitéra-t-elle en balayant d'un geste l'étendue de ses trésors.

Ibrahima arrêta son regard à proximité de l'instrument de musique. Au milieu du fatras d'objets somnolait un animal, allongé au-dessus d'un tas de coussins de toutes les couleurs. L'homme désigna du menton la grosse boule de poils clairs. Balkissa rétorqua vivement.

– Non, pas elle. Vous ne pouvez pas la prendre.

– Vous nous avez bien demandé de choisir, répliqua l'homme en souriant.

Makiousa susurra d'une voix suppliante.

– Tu sais bien que je ne les supporte pas.

– Chérie, elle nous portera bonheur.

...

Makiousa lança un regard de désespoir à son amant.

– S'il te plait, Ibrahima, n'accepte pas. Elles me font peur toutes les deux, implora timidement à voix basse la femme.

Alors, sans un mot, son compagnon lui caressa amoureusement les cheveux qui retombaient en cascades flamboyantes sur son cou.

« *Pata pata... Hihi hamama Hi-a-ma...sat si pata pat...* », fredonnait la vieille dame en rejoignant sa place.

La visite venait de se terminer.

---

<sup>1</sup> bogolan : tissu traditionnel d'Afrique de l'Ouest



## Les restes du temps

Alger, décembre 2006.

Les arrière-goûts des derniers jours de l'automne apportaient encore dans leurs bagages leurs lots d'odeurs, entre fruit et cadavre, des feuilles mortes du parc avoisinant. L'hiver, quand il s'installait, paraissait toujours plus long et n'en finissait jamais de finir. Il descendait en pluie sur terre et sur les gens en suintant sa mélancolie dans les lézardes des murs. Le bruit des vagues au loin semblait dire quelque chose, en se répétant. Rien qui méritait qu'on en parle... ou qu'on s'en souvienne. Personne ne l'entendait, lorsqu'elle hurlait sous la morsure sauvage du vent qui lui arrachait son émanation violente emprisonnée dans les embruns et l'emportait à l'intérieur des terres, la mer. Enfin, presque personne. A ce moment-là, le ciel se mêlait aux flots tout aussi sombres et rien ne pouvait les distinguer. Il délestait sur le quartier son fardeau d'effluves d'algues pourries et d'humus épais. En un peu plus d'une année, ici, rien n'avait changé, ni le climat morne, ni les personnes vieillies, ni le ciel si bas qu'il courbait les corps. Les vieux pavés sur lesquels ruisselaient des journées éteintes n'avaient pas changé, non plus. Rien, rien ne changeait. D'ailleurs, plus personne n'attendait autre chose que cela, « faut laisser faire, et... c'est comme ça ». Un temps cadencé, à l'intérieur duquel s'écoulait la vie pour quelques ombres perdues sous des capuchons, dans un cycle au caractère presque immuable, déconcertant, dérangeant. Seuls, l'automne puis l'hiver se succédaient, tissant un voile humide qui flottait lourdement sur le faubourg né au bord de la mer. La mer qui dépêchait dans ses jappements sa chanson morbide et obstinée, le même thème, *où es-tu ?*

Et presque personne pour l'entendre.

\*

\* \*

Au numéro treize de l'artère principale se dressait un petit immeuble de la vieille époque, haut de cinq étages. Le frontispice sur la porte d'entrée représentait un ange, à l'allure désolée, tenant une harpe aux cordes humides, tant le temps soupirait l'histoire. Le vestibule était exigu et sentait le propre. Le courrier débordait de quelques boîtes à lettres, les habitants étaient partis ou bien peut-être, n'étaient-ils pas encore réveillés. Le hall donnait directement sur un vieil ascenseur dont l'habitacle en bois clair percé de parois vitrées brinquebalait durant la montée et la descente. Le plancher et le plafond de la cabine grinçaient à chaque niveau. Sur le côté, des escaliers de bois serpentaient le long de la main courante autour de la cage de l'élévateur d'un côté, de l'autre, les marches s'accotaient aux murs chargés de stucs gris qui faisaient le même effet que le marbre. Les hivers répétés avaient réussi à damasquiner la pierre et le bois de l'immeuble avec des arômes d'un apparent luxe désuet. Il y avait deux locataires sur chaque palier, l'un à droite et l'autre à gauche.

Dans l'appartement de droite du troisième étage reposaient une femme et un homme, deux âmes livrées à leur destinée. Les jours précédents, tout comme ceux qui allaient suivre, leur quotidien s'étendait de la chambre à coucher jusqu'au salon en passant par les toilettes, la salle de bain et la cuisine. Le tout occupait une surface assez raisonnable, tout en demeurant oppressant. Le soir, ils refaisaient le chemin inverse pour aller rejoindre des sommeils troublés - à force d'être pareils, les jours et les nuits outrepassaient les normes mêmes du pareil. La vie se reconstruisait invariablement autour des mêmes gestes, et de paroles hantées de souvenirs douloureux, de silences insoutenables, et d'un amour au parfum déjà vieilli, mais véritable, éternel. Depuis treize longs mois, on ne leur connaissait plus d'amis ni de famille. Ils demeuraient oubliés par tous, vivant dans une sorte de purgatoire qui se dirigeait vers un achèvement inattendu, devenant inéluctable à partir des premiers jours de l'hiver.

A l'intérieur de cet espace clos, Fatouma et Kamel n'étaient pas seuls à partager les débris émiettés du temps qui parsemait les rivages d'une réalité devenue intenable, immobile, au point de paraître invraisemblable. Yoko pouvait en témoigner...